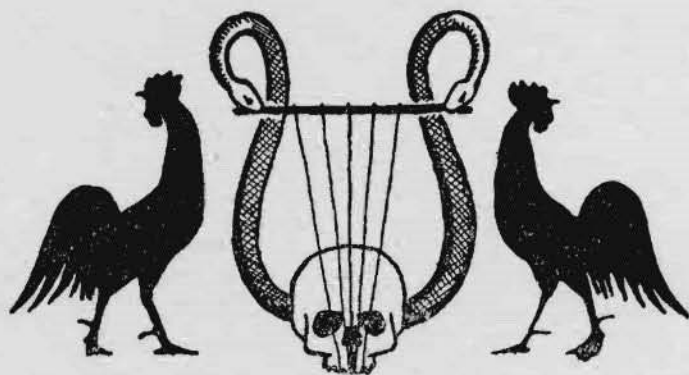


CHANSONNIER
DU
CINQUANTENAIRE
DE
L'INTERNAT
DES HÔPITAUX DE LILLE
Faculté de l'Etat

1898-1948



Le Chansonnier du Cinquantenaire
est dédié
à la mémoire des camarades disparus
dans ces cinquante années,
après avoir porté, non seulement dans la
région du Nord, mais dans toute la France
le bon renom de l'Internat de Lille.

Il apporte avec lui,
une bouffée de jeunesse
une senteur de printemps,
en évoquant la chaîne d'amitié
que les générations successives ont forgée
à la salle de garde.

Ce Chansonnier a été édité à l'occasion du Cinquantenaire de l'Association des Internes et Anciens Internes des Hôpitaux de Lille, et au bénéfice de sa Caisse d'Entr'aide.

A l'origine, il ne devait grouper que des chansons extraites des revues d'internat. Puis voulant faire une œuvre plus large, nous y avons introduit des textes divers ; en particulier nous avons la bonne fortune d'y publier un texte inédit de notre confrère André SOUBIRAN, prix Théophraste Renaudot, auteur de « J'étais médecin avec les chars » et de « Hommes en Blanc ».

L'illustration, particulièrement abondante, a été confiée à une pléiade d'artistes : BOUCHERY, DEQUENE, HERTENBERGER, K b 2 (du Canard Enchaîné), nos confrères BELBENOIT, COPRAUX, FALAUX, MERAUX.

Certains dessins ont déjà paru dans le Chansonnier de 1927, dont G. Potel assura l'édition, et dans le « De Viris illustribus urbis Insulae ».

Notre gratitude ira particulièrement aux maîtres DE GRAEVE et SIMONS qui ont tenu à manifester leur amitié à l'Internat.

Enfin, Yves DEMAILLY, vieille figure estudiantine lilloise, a apporté tous ses soins à l'édition de ce Chansonnier du Cinquantenaire.

Et notre but sera atteint, si, en le parcourant, vous retrouvez certaines figures, certaines heures, qui furent la joie de votre jeunesse.

CINQUANTE ANS...

Cinquante ans ! Est-ce croyable ? Les jours heureux de la salle de garde dateraient déjà d'un demi-siècle ! Et, en égrenant ses souvenirs, combien de bons camarades disparus ?

De ceux qui se trouvaient à la première réunion de l'Association, combien sont encore parmi nous ?

Permettez-moi de rappeler le toast de l'ami Masson de Marcq-en-Barœul lors de la présidence du Professeur Surmont (1899) :

Messieurs, je porte la santé
Des éminents confrères
Qui sont de la Société
Les véritables pères !
Gloire à Painblan, Gérard, Surmont,

La Faridondaine,
La Faridondon,

Au nom de tous, j' leur dis « Merci »,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Tous trois nous ont quittés, mais en ce Cinquantenaire, notre pensée émue ira vers ceux qui fondèrent notre Association.

G. POTEL.

SALLE DE GARDE

par André SOUBIRAN

(Prix Théophraste Renaudot)

Salle de garde ! Mot prestigieux qui, pour le jeune stagiaire ou le nouvel externe, donne à rêver et fait de toute manifestation d'étudiants un amusement puéril à côté de ce qui se passe entre ses murs bariolés et secrets ! Salle de garde, suprême curiosité et suprême faveur, paradis fermé, asile dont les internes à calotte blanche, comme leurs aînés à calotte de velours, gardent jalousement la porte.

Chaque matin de ma première année de médecine, en traversant la cour de l'hôpital, je longeais les fenêtres de l'internat afin d'apercevoir l'immense table pour quarante couverts, les nappes rugueuses qui avaient été des draps, les cuillères de fer, les bols du petit déjeuner épais comme des marmites, les pichets qui étaient d'anciens pots à tisane, le piano édenté, les chaises bancales et la fantaisie indécente des murs dans sa haute gloire de couleurs. En m'en allant vers une heure, je ralentissais de nouveau le pas et je tendais l'oreille vers le vacarme des discussions, le rire trop aigu des petites invitées, l'éclat des chants, le fracas des vaisselles, toute l'exubérance de vie houleuse, gouailleuse, étourdissante qui venait sans cesse battre les fresques obscènes des vieux murs.

« Entrée interdite » disait une plaque d'émail sur la porte, mais le hasard l'ouvrit pour moi plus tôt que je n'aurais osé l'espérer. Un matin, mon externe, pressé de quitter le service, me confia le soin de donner la dernière anesthésie à sa place. Il était beaucoup plus d'une heure lorsque l'opération fut terminée, et l'interne m'invita à déjeuner.

J'étais un peu ému en franchissant la porte. Le repas était presque fini. Tandis que mon interne faisait le tour de la table en posant au passage la main sur chaque épaule, en manière de bonjour et que je le suivais en l'imitant, ses camarades commencèrent une série de plaisanteries : « Hernie soit qui mal y pense ! » — « Ah ! il la connaît dans les soins ! » — « Mon vieux, il est près de deux heures ! Tu fais du zèle... » — « Il est comme les abcès, il veut percer » — « Et d'un habile ! Ses malades n'en reviennent pas ! » — « Alors quoi ! Terminus, tout le monde descend ? »...

Ce n'était pas bien méchant, mais, à travers ces moqueries bénignes, j'en entendis d'autres qui m'étonnèrent, car elles s'attaquaient à notre Patron.

« Magnifique votre nouvelle technique pour opérer la névralgie faciale ! La malade que je t'avais envoyée souffre toujours et, en plus, elle a une paralysie ».

Tous s'en mêlèrent :

« Ta malade a encore de la chance. Elle risquait aussi une fonte purulente de l'œil », — « Pas d'omelette sans gâcher des yeux ! » — « Comme Joubert pour ses amis borgnes, ces cas-là, ton Patron, est-ce qu'il les regarde de profil ? » — « Et, dans ses statistiques miraculeuses, est-ce qu'il les marque de profil ? » — « Mais non, il les marque : « perdu de vue ». A toi de comprendre que c'est le malade qui l'a perdue... » — « C'est un romantique de la chirurgie ». — « Poète, peut-être, mais il soigne bougrement bien sa candidature à l'Académie », — « Tu as lu son dernier article ? Il est « hénaurme » ! Bientôt, il guérira tout ! »

Ils continuèrent à ridiculiser des méthodes, à se jeter des insuccès et des cadavres à la tête, à parler de malades et de cas comme de vulgaires observations sur le cobaye. J'étais stupéfait et, devant cette désinvolture joviale et cet irrespect universel, je ressentais une impression d'intelligence stérile, insensible, dissolvante ; malgré son apparence bon-enfant, elle rendait un son dur et sans bonté qui gâtait tout mon plaisir. Je me demandais si c'étaient bien les mêmes que je voyais dans les salles de malades, sérieux, réfléchis, attentifs, avec cet air de maturité et d'autorité qui les faisait tout de suite reconnaître, parmi les blouses blanches des stagiaires, comme l'interne du service. Même ceux qui, au lit de leurs malades, parlaient avec douceur, avaient ici l'outrance et la grossièreté de tous les autres.

Mon interne m'avait fait asseoir près de lui à un bout de table. Il paraissait indifférent aux moqueries. Son dos pesait sur ses coudes appuyés à la table ; il avait le regard absent, vidé par l'effort du matin, « déphosphoré ». Autour de lui, ses camarades riaient, débraillés, renversés sur leur chaise ; tranquilles, bien reposés et bien repus, ils continuaient leurs plaisanteries et leurs sarcasmes sur des principes ou sur des hommes qui m'avaient paru jusque là indiscutables.

Un instant, je fus choqué pour cet accueil à la fois grossier, malveillant, stupide et j'imaginai que mon interne se taisait parce qu'il en était autant que moi secrètement blessé ; comme il était grand et athlétique, j'espérais qu'il allait soudain se lever et en assommer un ou deux parmi les plus agressifs. Mais, sans rien répondre, il avait tiré vers nous un plat de viande, un pichet de vin, il avait rempli nos assiettes ; puis il avala quelques bouchées, vida d'un trait son verre. Il parut alors se réveiller, il s'étira et regarda un instant l'assemblée comme s'il tâtait son mouvement et sa chaleur. J'attendais une protestation ou une énorme colère ; il prit son temps. Enfin, renversé, comme les autres, sur sa chaise, avec une force débonnaire et puissante, il leur cria : « Bande de cons ! ». Et, détendu, redressé, de nouveau intact, il se mit à rire ; et la table entière suivit ce rire comme si les trois mots d'insulte amicale étaient exactement les mots qui convenaient pour tout ce qui venait de se dire, phrases sans valeur, déjà évaporées en fumées, prononcées pour le plaisir de parler, de critiquer, d'exagérer, pour l'éphémère et savoureuse royauté de juger ironiquement ses Maîtres. Rien, ici, n'avait d'importance, les boutades les plus féroces ne pouvaient blesser que des sots.

Je commençais à comprendre. Pour moi, stagiaire de première année, l'angoisse de la première salle d'hôpital, l'effroi du premier cadavre étaient encore tout proches, mais, même pour les vieux internes qui, en sept ou huit

années, s'étaient purgés de bien des drames, la médecine restait un apprentissage terriblement désespérant : trop de jours à se pencher de lit en lit sans horreur ni dégoût, la bouche amère de trop de relents et de puanteurs ; trop de jours glacés de compassions, où l'on examine, agit et passe, où l'on doit mesurer ses paroles, dire les mensonges d'une pitié sans illusion et sans espoir ! Et, pour qu'après cela l'interne n'eût pas, à en crever, un écœurement de tristesse, une nausée de compassion, une indigestion de pitié, il fallait bien qu'il pût, à certaines heures, avoir l'impression de rentrer dans la vie, qu'il pût lancer les mots les plus énormes, faire de l'intelligence pure, dire n'importe quoi, être menteur, grossier, perfide, injuste, ne plus retenir ce hoquet qui soulage ; il fallait qu'il pût même en faire, bien agressif, hautement écœurant, et sonore, un énorme rot libérateur...

Rassuré, je m'abandonnai. Maintenant je riais comme les autres. J'avais faim et mon interne me tendait de robustes nourritures ; j'avais soif et mon verre était plein ; j'étais jeune, j'avais besoin, moi aussi, d'oublier la matinée difficile, toute alourdie de choses mortes, les cris, le sang, les plaies, et je me sentais heureux. Autour de cette table, tout était vivant, joyeusement vivant. Hors de l'hôpital, le monde n'était qu'une immense joie, épaisse, débordante, comme, dans nos énormes verres, le gros vin bleu de l'Assistance, tandis qu'une vingtaine de voix qui s'étaient adoucies tout le matin pour les malades entonnaient à pleine gorge la chanson des Filles de Camaret.

Un infirmier à cet instant frappa à la porte et demanda l'interne de garde pour une urgence. Aussitôt l'interne se mit à jurer : « Nom de Dieu ! C'est emmerdant... pas tranquille une minute... et sûrement pour une connerie, un pet de travers... il attendra ! » et il remplit son verre. Mais, au bout de quelques minutes, quand je fus seul à l'observer, il se hâta de le vider, puis il se leva, posa nonchalamment sa capote bleue sur ses épaules, parla à quelques camarades, traîna encore un peu en s'en allant, puis sortit en claquant la porte ; mais, de ma place, je pus le suivre des yeux par la fenêtre à travers la cour. Il marchait d'un pas rapide, le regard soucieux. Déjà tendu vers son malade, il courait presque.

Stendhal a raison : « On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre ». A peine cachée sous l'ironie, l'hypercriticisme, l'indifférence affectée, l'allure froidement pratique et la sécheresse apparente, je venais brusquement de reconnaître une ferveur profonde de servir.

Depuis, j'ai souvent pensé que ce premier contact avec mes aînés m'en avait appris plus long sur les médecins et sur mon métier, que tous les livres, plus long que tous les romans où, sous le prétexte de nous parler des corps et des âmes, sans le vouloir et peut-être même le savoir, trop de romanciers nous défigurent et nous trahissent. Aussi je souhaiterais que tous les étrangers à notre art qui voudraient vraiment nous dépeindre, viennent vivre en salle de garde pour l'observer d'un œil aigu et équitable. Ils ne comprendront tout à fait notre métier que lorsqu'ils auront compris sa jeunesse. Mais qu'ils sachent bien, à l'avance, qu'il y faut plus d'un déjeuner et qu'elle ne livrera que lentement, pour le profane, son masque paradoxalement pudique d'obscénité et de cynisme et le vrai sens de sa fantaisie qui est de donner sans fausse sentimentalité aux sentiments leur valeur.

Salle de garde de médecine, bon-enfant, sans arrière-pensée, sans hypocrisie, sans contrainte, riche d'intelligence, de substance, riche, malgré les apparences, de générosité et de cœur ; qui, même devant ce qu'elle admire, veut conserver son droit à l'ironie ; qui vit, vibre, déteste, s'amuse, ronchonne, mais se donne ! Salle de garde, qui forge des liens, qui fond ensemble tous ses membres, car, la beauté d'un métier, c'est d'unir les hommes. Mais rien n'unit mieux les hommes que de lutter en commun contre la mort et, parfois même, d'en mourir.



TABLE

Cinquante ans (G. Potel)	9
Salle de garde (André Soubiran)	13
Portraits (Esid-Nahcram)	
Ignis	19
Langeransis	20
Lugdunus	21
Squermatus	23
Félix	25
Formosus	27
Oculus	28
Fébrilis	29
Avenensis Doctus	31
Plumifex	33
Villes mortes (Pierre Meynadier)	37
Les Amis (Pierre Meynadier)	38
Soirée de Novembre	41

CHANSONS

Prologue 1934	47
Prologue 1935	49
La Sarcelle	50
Saint-Louis	55
Adieux de l'Interne	61
Le Grand Service	63
Les Internes de Lille	66
Les « On dit »	68
La Succession	71
La Complainte du Candidat	74
Le Coktail de Jean Minet	75
Le Bilboquet	76
Chœur de l'Internat flamand	78

Chanson de l'Agrégation de Jules	80
Albert Duthoit	82
Cric-Crac	84
Le Bon Papa Bué	86
La Chanson de l'Agrégation	87
Le malade qui vient	89
Dans la vie	91
Sœur Catgut	96
Visite matinale	101
Le Grand Patron	102
Cardiologie	104
Vie et œuvres de Charles Gernez-Rieux	106
Mimile	109
Final 1929	112

Hors-texte d'Omer Bouchery, René De Graeve, A. Dequene, Kb2, Simons, et de notre camarade Belbenoit.

Le présent recueil a été édité en 1948 sous les auspices de l'Association des Internes et Anciens Internes en Médecine des Hôpitaux de Lille (Service de la Faculté de l'État), et au bénéfice de sa Caisse d'Entr'aide.

La totalité de l'édition, rigoureusement hors-commerce, est réservée au Corps Médical.

Il a été tiré cinq cents exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés de 1 à 500.

Il a été tiré en outre quelques exemplaires de collaborateurs, sur vélin teinté, non numérotés.